

Archéo-musicologie ou musico-archéologie

Que le domaine de Wégimont placé sous les emblèmes de l'Université de Liège soit pour quelques jours le repaire des musicologues doublés d'archéologues n'a rien de surprenant. C'est dans ce même lieu que, au milieu des années 1950¹, Paul Collaer et Suzanne Clercx organisèrent plusieurs colloques d'ethnomusicologie. Mais il est loin le temps où André Schaeffner² transmettait son admiration face à un Curt Sachs qui, découvrant le chant de briolage berrichon et le comparant aux peintures rupestres de la préhistoire, intitula son étude : "Prolégomènes à une préhistoire musicale de l'Europe". A peine cette anecdote rapportée, Schaeffner se tourna vers une histoire critique - certes abrégée - de l'ethnomusicologie.

En 1992, il serait trop hardi d'entreprendre en quelques pages l'histoire d'une discipline de l'ethnomusicologie : l'archéologie musicale. A l'instar de Schaeffner, je voudrais un peu jouer sur le mot. L'allemand parle de *Musikarchäologie*, le français d'archéologie musicale, comme si la langue devait revivre le long processus de formation du verbo adéquat et idéal, celui qui était parti de l'ethnologie musicale pour aboutir à l'ethnomusicologie. Cependant, dans le cas de l'archéologie musicale, la situation semble plus complexe : parlera-t-on de musico-archéologie ou d'archéo-musicologie ? Autrement dit, entreprendra-t-on une musicologie de l'*archeos* ou une archéologie de la musique ? Les deux solutions reflètent à mes yeux l'ambiguïté dans laquelle se situe cette discipline dont la place n'est pas à justifier, mais dont les modalités épistémologiques méritent d'être repensées, réinterrogées.

Il n'entre ni dans mes intentions, et encore moins dans mes compétences d'opérer cette nouvelle et nécessaire interrogation sur l'archéologie musicale. Peut-être est-ce cette double position qui me pousse dans des retranchements polémiques. Ou alors, à la manière des pamphlétaires français de l'Ancien Régime, me suis-je trop facilement abandonné à une querelle qui n'est pas sans rappeler les enjeux impliqués dans la très célèbre querelle des Anciens et des Modernes ?

Si je reviens à cette dichotomie musicologie de l'*archeos* / archéologie de la musique, je touche au cœur d'un débat qu'il reviendra aux spécialistes d'étoffer de preuves pragmatiques. Au risque de paraître d'un autre âge, je poserai d'abord la question fondamentale : où est la musique dans sa préhistoire ? Cette question a été évincée par beaucoup de participants à ce colloque, ou alors, elle n'a fait l'objet que de reports comparatistes qui satisfont peu nos exigences esthétiques. Or l'on sait depuis les écrits retentissants et instructifs d'un Carl Dalhaus³ ou d'un Joseph Kerman⁴, que le jugement de

¹ Il y eut deux colloques : le premier en 1954, le second en 1956.

² André Schaeffner, "Ethnologie musicale ou musicologie comparée ?" *Les colloques de Wégimont. Cercle International d'Etudes Ethno-Musicologiques*, Bruxelles, Elsevier, 1956, p.18-32.

³ Carl Dalhaus, *Grundlagen der Musikgeschichte*, Cologne, Hans Gerig, 1967.

goût doit avoir droit de cité dans toute discussion sur le musical. Il est temps, plus que temps même, de tourner la page du néo-positivisme musicologique peu fertile, de ce néo-positivisme qui néglige notre position d'historien du XXe siècle. Ou alors, au risque d'accentuer le fossé cher à Gadamer⁵ entre l'objet et le sujet pensant que nous sommes ; entre l'objet et notre tradition d'historien.

Le préhistorien de la musique se trouve bel et bien dans la position inconfortable de l'historien de la musique grecque du XVIe siècle. Nous possédons certes des objets - des instruments - relevant parfois d'une multifonctionnalité. Mais l'instrument n'est pas la musique. Certains se souviendront d'André Souris qui tout aussi brutalement avait lancé : un instrumentiste ne fait pas ce qu'il peut, mais ce qu'il veut.

Tout est possible, et rien n'est certain. Nulle trace n'autorise quelque conclusion ou digression que ce soit sur la pratique musicale, si ce n'est celle relevant d'une description purement contextuelle. Pourrait-on faire une histoire de la musique du XIXe siècle avec seulement les pianos conservés et les peintures réalistes ?

On pourrait m'objecter que la mise au jour de documents - instruments, iconographie, traces sur le terrain, etc. - peuvent sans conteste éclairer certaines habitudes et être révélatrices des origines de la musique⁶. Là aussi, la préhistoire ne peut dissimuler sa vision utopiste. Une porte s'est néanmoins entrouverte ces dernières années avec le développement des sciences cognitives de la musique. Cependant demeure cet implacable danger d'une approche comparatiste qui négligerait des paramètres fondamentaux tels les structures physiologiques, pour ne fonctionner que par approximations. Levi-Strauss n'a-t-il pas fait sourire avec son analyse du *Boléro* ?

Toutes ces critiques sont dirigées vers l'absence de concentration sur la problématique qu'aurait directement voulu soulever ce colloque. La plupart des textes d'archéologie musicale ont résolument délimité leur champ d'investigation dans la période protohistorique ou la période historique. Si la question du jugement de valeur se pose encore, même pour la musique de la Grèce antique, il est toutefois rassurant de constater l'afflux de documentation permet de dresser un tableau plus complet de la musique dans les sociétés de l'âge du fer ou de l'âge du bronze.

Ici, l'archéologie musicale peut exploiter avec profit les techniques anthropologiques et contribuer incontestablement à une histoire culturelle des sociétés les plus anciennes d'Europe et d'ailleurs. Il n'empêche qu'il faille rester vigilant, au risque de tomber dans le travers purement documentaire.

Ce tableau peu flatteur mais plein d'espoir et confiance de l'archéologie musicale m'amène à effectuer un choix entre les deux termes que je proposai au début. A l'archéo-

⁴ Joseph Kerman, *Contemplating Music. Challenges to Musicology*, Cambridge, Harvard University Press, 1985.

⁵ Hans-Georg Gadamer, *L'actualité du beau*, Aix-en-Provence, Alinea, 1992.

⁶ Voir notamment le numéro d'*Acta musicologica* de 1985 consacré à une session d'archéologie musicale.

musicologie, il semble que nous devrions substituer le nom de musico-archéologie. Car le regard que l'on porte sur les sons originels relève peu de l'entendre. Je concéderai à Jean-Jacques Rousseau d'avoir pressenti l'intérêt d'une étude des temps originels pour en discerner les structures soico-culturelles. Je ne m'accorderai jamais avec lui d'avoir idéalisé, maintenant que le concret nous invite, une pratique musicale ... ou alors, continuons nos rêveries.

Philippe Vendrix

Chargé de recherches au FNRS / Université de Liège

Chercheur au CESR / Université de Tours